Michel Serres

Serge Abiteboul [1], Sophie Bancquart [2] et Gilles Dowek [3]

Michel Serres est mort et le monde a perdu un penseur universel, un navigateur au long cours, que son périple a mené des sciences aux religions, de Jules Verne à Hergé, de Leibniz à Carpaccio.

Michel Serres, congrès annuel de la SIF, Palais de la découverte, 31 janvier 2018.
© *Photo de Roberto Di Cosmo*

Michel Serres est né en 1930. Reçu, en 1949, à l'École navale, il en a démissionné pour préparer l'École normale supérieure, qu'il a intégrée en 1952. Il a soutenu un diplôme d'études sur les structures algébriques et topologiques avec Gaston Bachelard avant d'être reçu à l'agrégation de philosophie. D'abord enseignant à l'université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, il a été nommé – après sa thèse d'État, soutenue en 1968, *Le Système de Leibniz et ses modèles mathématiques* – professeur d'Histoire des Sciences à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Il a aussi enseigné à l'université Johns-Hopkins à Baltimore et à l'université de Stanford. Élu, en 1990, à l'Académie française, il en a occupé le fauteuil n° 18 pendant près de trente ans. Il est mort en 2019 à 88 ans.

1. Inria et ENS Paris
2. Éditions Le Pommier
3. Inria et ENS Paris-Saclay

CC BY ND

À côté de son œuvre de philosophe et d'historien des sciences et des techniques, il a, toute sa vie, œuvré pour un vaste partage des connaissances : en dirigeant le *Corpus des œuvres de philosophie en langue française* aux éditions Fayard, en présidant le conseil scientifique de La Cinquième « la chaîne de la connaissance », en participant à la création de la collection Dominos aux éditions Flammarion, en tenant, pendant quatorze ans, une chronique hebdomadaire sur France Info...

Il a pratiqué une philosophie orale qui nous est accessible dans de nombreuses vidéos issues de ses interventions. S'y plonger, c'est entendre son accent rocailleux, son rire, c'est sourire de ses espièglerie, prendre plaisir à ses impertinences. Michel Serres est le conteur infatigable et généreux qui ouvre les portes de la pensée à partir de simples anecdotes.

L'œuvre du philosophe et de l'historien des sciences se situe souvent sur la ligne de crête où histoire et philosophie se rencontrent, l'histoire servant de point de départ à un questionnement philosophique, qui, en retour, replace toujours les concepts et les idées dans leur diachronie. Ainsi, dans *Les origines de la géométrie* (Flammarion, 1993), il analyse une rupture historique essentielle : l'apparition, dans l'œuvre d'Anaximandre, du concept d'« illimité » (*apeiron*), qui préfigure à la fois notre concept d'« espace » et celui d'« infini ». Dans la construction de ce concept, il décèle la naissance d'une forme de pensée abstraite, qui s'affranchit des objets de la perception, pour leur substituer des objets que nous pouvons concevoir, mais non percevoir, tel l'espace illimité de la géométrie. Cette transformation se double d'une autre : la naissance du droit, qui peut désormais s'appuyer sur des concepts abstraits universels et s'affranchir de la jurisprudence.

Le philosophe et l'historien des techniques évoquaient souvent l'explosion de la bombe d'Hiroshima, comme source de sa prise de conscience de l'impact, à la fois bon et mauvais, de la technique sur le monde. Cela l'a conduit, en retour, à l'idée que la technique, à chaque époque, façonne le monde dans lequel nous vivons : le droit, la politique, les villes, les sciences, les religions... La poursuite de cette idée l'a mené du *Contrat naturel* (François Bourrin, 1990) à *La Guerre mondiale* (Le Pommier, 2008), et à une série de livres qui font de lui l'un des principaux penseurs contemporains des rapports entre l'homme et la nature. L'instauration de contrats juridiques entre des personnes, pacifiant leurs interactions, a constitué un progrès gigantesque. Michel Serres proposait de poursuivre et d'étendre cette possibilité aux fleuves, aux arbres... afin de pacifier de même nos interactions avec eux. Ce qui nous amène, dépassant une forme d'humanisme classique qui établit une frontière rigide entre l'humain et le non humain, à penser un nouvel humanisme.

Toujours interroger, quand on aborde une nouvelle question, le rôle qu'y joue la technique constitue une sorte de méthode que Michel Serres a aussi appliquée à un sujet que son contemporain, et collègue à l'université Blaise-Pascal, Michel Foucault, a beaucoup étudié : le corps. Pour Michel Serres, par exemple, il faut voir dans l'invention des médicaments, notamment des antalgiques, l'un des moteurs de

la transformation de notre rapport à la douleur : de la douleur rédemptrice aux soins palliatifs.

Parmi ces objets techniques qui transforment le monde, Michel Serres distinguait les objets « durs », matériels, des objets « doux », informationnels. Alors que l'histoire et la philosophie des techniques et la philosophie politique s'étaient beaucoup intéressées aux objets « durs », comme la machine à vapeur ou le moteur à explosion, Michel Serres a été l'un des premiers à s'intéresser aux objets « doux », dès l'un de ses tout premiers livres : *Hermès : la communication* (Minuit, 1969). Dans les années 1960, cette idée que les objets informationnels sont plus importants que les objets matériels est totalement à contre courant.

Cela a mené Michel Serres à s'intéresser à l'informatique. À travers deux interventions, pour les quarante ans d'Inria en 2007 et au congrès de la Société informatique de France en 2018, il a conquis la communauté des informaticiens. Souvent ignorants, les « penseurs » des technologies numériques ne voient fréquemment dans les objets informatiques que la perte de notre humanité : les écrans nous rendent autistes, Google nous rend idiot, les jeux vidéos font de nous des tueurs en série, etc. Michel Serres, lui, comprenait cette nouvelle technologie, nous la faisait en quelque sorte découvrir à nous qui baignions dedans. Loin de tout catastrophisme ou de toute admiration béate, il nous questionnait, nous amenait à réfléchir.

Sa réflexion sur l'informatique le conduira à écrire un livre qui deviendra un énorme succès : *Petite Poucette* (Le Pommier, 2012). Il y analyse comment les objets informatiques transforment les distances, changent notre rapport à l'espace, puisque nous sommes désormais toujours près les uns des autres, à l'amitié, puisque nous avons désormais des « amis » par milliers, à la connaissance, désormais accessible à toutes et tous. Et, de ces métamorphoses, surgit un humain nouveau, lui aussi informationnel et donc plus « doux ». Michel Serres s'interroge sur le devenir de l'éducation et de la pédagogie dans notre monde numérique. Citant par exemple Wikipédia, il avance que les enfants d'aujourd'hui ont plus d'opportunité d'accéder à l'information, de s'ouvrir sur le monde. Angélique, Michel Serres ? Non. L'information n'est pas la connaissance. Mais résolument optimiste. Il n'ignorait pas les écueils, par exemple, des dérives possibles des réseaux sociaux. Son optimisme exigeait une prise de conscience, ouvrait un chemin exigeant vers un humanisme revisité.

La transformation apportée par l'informatique apporte aussi une opportunité essentielle pour les sciences humaines. La classification des sciences de Michel Serres distingue les sciences de l'objectif, du collectif et enfin du cognitif. La transformation des sciences du cognitif par l'informatique, qui trouve là naturellement sa place, va plus ou moins de soi. L'instrumentation des sciences de l'objectif est acquise depuis Galilée et Leeuwenhoek. Michel Serres s'interroge sur la potentialité d'une transformation similaire des sciences du collectif que procurerait l'informatique. Les réseaux informatiques sont-ils le microscope de l'anthropologue ? L'analyse de données massives et la simulation numérique vont-ils participer à réinventer des sciences

humaines ? C'est à travers le prisme de ces questions que Michel Serres nous propose de comprendre l'émergence des humanités numériques.

Dans son analyse de l'histoire des idées, Michel Serres accordait une grande place à la différence entre une génération et la suivante, l'évolution de notre humanité n'étant finalement que la somme de ces différences successives. C'est sans doute de là que vient son intérêt pour les pratiques culturelles de la génération qui suit la sienne, et de celle qui la suit : celle de Petite Poucette. Mais il faut aussi y voir une manifestation de son intérêt pour les commencements : commencement de l'univers, de la Terre, de la vie, de l'humanité, ces quatre récits qui nous façonnent. Le hasard a voulu que Michel Serres naisse un premier septembre et meure un premier juin. Sans doute faut-il y voir le signe qu'il était un homme des débuts.